

Les espadrilles d'Ingrid

Autor(en): **Bacqué, Bertrand**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Films : revue suisse de cinéma**

Band (Jahr): - **(2002)**

Heft 12

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-931302>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les espadrilles d'Ingrid

Il y avait le bassin de John Wayne, le torse de John Gavin... Il y aura désormais les espadrilles d'Ingrid Bergman... Preuves à l'appui, le CAC-Voltaire lui consacre une rétrospective.

Par Bertrand Bacqué

Bien entendu, il y a l'histoire, la grande. Les débuts à 17 ans sur les planches au Théâtre royal de Stockholm, puis un premier film en 1935, suivi, en 1936, d'un premier succès, «Intermezzo», dont le CAC-Voltaire présente le remake américain signé Gregory Ratoff. En effet, après un court passage par les studios allemands, Ingrid Bergman est invitée à Hollywood par David O. Selznick qui apprécie son naturel, sa probité et son énergie, loin du glamour des studios.

Dès lors les succès s'enchaînent: en 1941, «Dr. Jekyll and Mr. Hyde», en 1943, «Casablanca» (ah! le duo avec Dooley Wilson) et «Pour qui sonne le glas» («For Whom the Bell Tolls»). Viennent ensuite trois chefs-d'œuvre hitchcockiens: «La maison du Dr Edwards» («Spellbound», 1945), avec Gregory Peck, «Les enchaînés» («Notorious», 1946), avec Cary Grant, et «Les amants du Capricorne» (voir ci-contre) où l'on découvre une femme torturée, en proie à de dévorantes passions.

Mais les plus beaux rôles de sa vie, c'est à Rossellini qu'elle les doit. L'anecdote est connue: Ingrid Bergman découvre «Rome, ville ouverte» («Roma, città aperta», 1945) et «Paisà» (1946) et lui envoie cette déclaration enflammée: «Si vous avez besoin d'une actrice suédoise qui parle très bien l'anglais, qui n'a pas oublié son allemand, dont le français n'est pas très bon et qui, en italien, ne sait dire que «ti amo», je suis prête à venir faire un film avec vous.»

Loin d'Hollywood, ce n'est pas un, mais quatre chefs-d'œuvre que le couple tournera: «Stromboli, terra di Dio» (1949), «Europa '51», «Voyage en Italie» («Viaggio in Italia», 1953), et «La peur» («Angst», 1954). D'où les espadrilles. Car Ingrid est bien la seule qui soit allée remonter le moral aux G.I's durant la Seconde Guerre mondiale en espadrilles, gigantesque pied de nez au star-system d'alors. Lorsque le CAC-Voltaire ressortira «Stromboli», regardez bien, elle porte les mêmes. Un véritable signe d'indépendance! ■

«Rétrospective Ingrid Bergman». CAC-Voltaire, Genève. Du 18 novembre au 15 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.



Ingrid Bergman dans «Les amants du Capricorne» d'Alfred Hitchcock

La lady et son palefrenier

Avec «Les amants du Capricorne», qui ressort en copie neuve au CAC-Voltaire, Hitchcock exprime son romantisme sombre dans de brillants plans-séquences.

Par Laurent Asséo

Alfred Hitchcock n'aimait pas «Les amants du Capricorne» («Under Capricorn»). Le rejet de cette œuvre trop désirée s'explique aisément: ce fut l'un de ses rares bides. Dans la filmographie du maître du suspense, ce drame romantique brille pourtant d'un éclat particulier. Seul long métrage en costume du cinéaste, avec «La taverne de la Jamaïque» («Jamaica Inn»), son action se déroule dans l'Australie de 1835. Charles Adare (Michael Wilding), Irlandais de bonne famille, s'y lie avec Sam Flusky (Joseph Cotten). Cet ancien bagnard et valet d'écurie enrichi est marié à une cousine de Charles, Henrietta (Ingrid Bergman), femme fragile, alcoolique et terrorisée par sa gouvernante Milly (Margaret Leighton). Charles tombe amoureux d'Henrietta, et veut la guérir.

Tourné en 1949, le film succède à «La corde» («Rope»), entièrement réalisé en plans-séquences. Le cinéaste poursuit l'exploration de cette technique, sans pousser la prouesse aussi loin. «Les amants du Capricorne» contient quelques plans longs et complexes. Il existe cependant une différence de taille entre les deux réalisations.

Entre Duras et Lubitsch

Dans «La corde», Hitchcock utilisait

le plan-séquence pour retrouver un découpage somme toute classique. Rien de tel ici. Pour une fois, le fameux réalisateur ne cherche pas à dramatiser l'action par l'usage de mouvements d'appareil. Soit sa caméra enregistre des dialogues conséquents, soit elle se libère des personnages pour de brillantes incartades «en solo» dans les décors. Moins théorique que «La corde», «Les amants du Capricorne» est une œuvre plus moderne par sa dilatation du temps, sa langueur austère. On dirait par moments du Marguerite Duras mis en scène par Lubitsch.

Dans ses thèmes, le film cristallise quelques-unes des obsessions du gros Hitch: l'imbrication fatale et malheureuse entre les rapports de classe et de sexe, l'emprise du passé sur le présent, l'aveu libérateur d'un secret, l'emprise d'une gouvernante sur un lieu et donc sur l'âme de ses occupants (comme dans «Rebecca»). Côté sentiments, le film se révèle bien étrange, comme s'il conjugait l'amour au pluriel et au conditionnel, en racontant trois idylles possibles mais contrariées: entre Milly et Sam, entre Charles et Henrietta, entre le mari et sa femme. Même si la réconciliation entre Bergman et Cotten conclut logiquement ce beau film, il se pourrait que les deux autres couples n'aient réellement existé que le temps de quelques scènes troublantes. ■

«Under Capricorn» d'Alfred Hitchcock (1949). Avec Ingrid Bergman, Joseph Cotten, Michael Wilding... Présenté dans le cadre de la rétrospective Ingrid Bergman, CAC-Voltaire, Genève. Du 18 novembre au 15 décembre. Renseignements: 022 320 78 78.